

Réponse à une enquête

Janvier 1942

C'est la première fois de ma vie que je prends part à une enquête comme la vôtre, et il a fallu tout votre savoir-faire professionnel et toute votre bonne grâce pour que je réponde à celle-ci. J'ai une prévention contre les enquêtes. On en a beaucoup abusé dans mon pays au cours des années qui précédèrent le désastre, et je crois que, chez nous comme ailleurs, cette mode nord-américaine a beaucoup contribué à donner au public l'illusion que les malheurs qui accablent le monde pourraient être réduits à un certain nombre de problèmes susceptibles d'être résolus par des spécialistes et des experts — ce qu'on est convenu d'appeler les « compétences ». Je ne suis plus assez jeune, malheureusement, pour me moquer des compétences comme nous l'avons tous fait à vingt ans, mais je crois toujours que la vie n'est pas un problème à résoudre, c'est un risque à courir — le risque des risques — et, en face de ce risque total, les seules compétences que je reconnaisse sont le génie et la sainteté. L'Histoire est faite par les génies, les héros et les saints. Cela passe le plus souvent inaperçu, je l'avoue, pour la raison très simple qu'il est rare de voir les génies, les héros et les saints intervenir directement dans l'Histoire. Leur vocation, en effet, est de renouveler, de siècle en siècle, ces forces spirituelles indispensables qu'exploitent et dissipent à mesure, au profit de leurs ambitions personnelles, les politiques. L'Histoire semble ainsi faite par les politiques, alors que les politiques n'en sont que les bénéficiaires et les parasites. J'ai déjà dit, je ne cesserai de répéter que les politiques ont bien tort de se vanter cyniquement de leur mauvaise foi et des profits qu'ils en tirent, car la mauvaise foi ne vaut absolument rien par elle-même, elle ne vaut quelque chose que

par la bonne foi d'autrui. Les politiques font profession de mépriser la morale, mais c'est la morale qui les nourrit.

Oui, je crains que l'abus des enquêtes n'ait fini par faire croire au public qu'il existe des recettes du bonheur, et que les intellectuels, réunis ou non en congrès, seraient parfaitement capables de les lui fournir... Il n'y a pas de problème des machines susceptible d'être résolu par la diminution du nombre des machines, ou par leur meilleure utilisation. Le machinisme n'est pas une erreur économique ou sociale, c'est d'abord un vice de l'homme, comparable à celui de l'héroïne ou de la morphine, et ils ne font tous les deux que trahir un mal secret, une même déchéance nerveuse, une double tare de l'imagination et de la volonté. Ce qui est véritablement anormal chez le toxicomane, ce n'est pas qu'il use d'un poison, c'est qu'il ait éprouvé le besoin d'en user, de pratiquer cette forme perverse d'évasion, de fuir sa propre personnalité, comme un voleur s'échappe de l'appartement qu'il vient de cambrioler. Aucune cure de désintoxication ne saurait guérir ce malheureux de son mensonge, le réconcilier avec lui-même. Je sais bien qu'un tel rapprochement paraîtra d'abord ridicule à beaucoup de lecteurs. Je n'ai pourtant nullement la prétention de condamner les machines, je ne crois nullement que l'invention de la roue, du gouvernail, de la boussole ait marqué un recul de la civilisation. J'estime, au contraire, que la machine devrait être bienfaisante, libératrice. J'en pourrais dire autant, d'ailleurs, de l'opium ou de la morphine lorsqu'ils remplissent leur rôle, allègent les tortures de certains cancéreux, rendent le calme aux moribonds. Si le monde est menacé de mourir de sa machinerie, comme le toxicomane de son poison favori, c'est que l'homme moderne demande aux machines, sans oser le dire ou peut-être se l'avouer à lui-même, non pas de l'aider à surmonter la vie, mais à l'esquiver, à la tourner, comme on tourne un obstacle trop rude. Les Yankees voulaient nous faire croire, il y a vingt ans, que le machinisme était le symptôme d'une excessive poussée de vitalité. S'il en avait été ainsi, cette crise serait déjà résolue, au lieu qu'elle ne cesse de s'étendre, de s'aggraver, de prendre un caractère de plus en plus anormal, pathologique. Bien loin de témoigner d'une vitalité excessive, l'Homme du Machinisme, en dépit des immenses progrès réali-

sés par la médecine préventive et curative, ressemble bien plutôt à un névropathe passant tour à tour de l'agitation à la dépression, sous la double menace de la folie et de l'impuissance. Lorsqu'à la fin du dernier siècle celui qui est, avec Balzac, le plus grand observateur social français, M. Édouard Drumont, osait écrire ces choses, il faisait sourire les optimistes. Mais l'Histoire lui apporte aujourd'hui son témoignage irrécusable. Le désordre actuel du monde ne peut réellement faire penser qu'à la démence. Il est absolument vain de comparer à la nôtre d'autres époques en apparence non moins absurdes, non moins sanglantes. Le monde qui subissait ces épreuves — par exemple l'Europe du VI^e siècle — était un chaos de nations ou de races encore barbares ou retournées à la barbarie, séparées les unes des autres par des marais ou des forêts infranchissables, privées de toute administration, de toute police, ravagées par les pestes, et que la famine jetait sur les routes de l'invasion. Au lieu que le monde actuel jouissait de toutes les conditions matérielles de l'ordre, il ne lui manquait rien pour être riche, heureux, puissant. Vous voudrez bien convenir avec moi que cette distinction est essentielle ? Un sauvage peut agir comme un sauvage sans pour cela être suspect de folie. Mais, si un notaire, habitant un appartement confortable, se met à briser sa vaisselle et à jeter son mobilier par la fenêtre, il est assurément bon à enfermer dans un cabanon.

Construire des machines, je le répète, a toujours été une forme très légitime de l'activité humaine. Mais que l'activité humaine se trouve presque tout entière détournée vers ce but unique, la fabrication des machines, voilà le signe d'une espèce de perversion. Et, si nous voulons définir cette perversion, je pense qu'il nous faut d'abord essayer de savoir comment elle a pris naissance. Oh ! sans doute, je fais volontiers ici la part des circonstances économiques, de la colossale ruée vers le profit qui marque les débuts du dix-neuvième siècle. Pour les premiers capitalistes, la machine ne permettait pas seulement de fabriquer plus, et plus vite, elle avait cet autre immense avantage de faire baisser le prix de la main-d'œuvre en multipliant le nombre des misérables, elle donnait aux patrons le privilège monstrueux de fixer eux-mêmes le taux des salaires. Mais, s'il est douteux que

les spéculateurs aient été capables à eux seuls d'imposer les machines, ils n'eussent certainement pas réussi à les faire aimer, ils les auraient plutôt fait haïr. Or, non seulement l'homme moderne n'a pas haï les machines, mais elles lui sont devenues tout de suite indispensables, il a réglé sur elles le rythme de sa vie, elles disposent maintenant presque en maîtresses de son travail et de son repos, il s'est donné à elles, il a lié son sort au leur d'une manière si étroite, qu'il ne sait plus comment se reprendre. « Qui l'emportera, de l'homme ou de la machine ? » demandez-vous. Mais qu'on puisse poser publiquement cette question sans étonner personne, que nous puissions envisager l'hypothèse d'une sujétion de l'homme à des mécaniques sorties de ses mains, n'est-ce pas déjà le signe d'un déséquilibre profond, d'une sorte de démence collective ? N'est-ce pas aussi la preuve que la passion de l'homme moderne pour les machines n'est nullement l'exagération d'un sentiment naturel, mais la marque d'un horrible renoncement à soi-même, un acte de démission ?

Ce n'est pas précisément le désespoir de l'homme qui a inventé les machines, les circonstances en ont favorisé l'invention et la production à un moment où l'homme commençait à douter de la vie, et son désespoir s'est emparé d'elles, il a exprimé en elles, comme dans un langage secret, sa haine toujours croissante de la vie. Oh ! sans doute, notre activité hystérique peut donner aux naïfs l'illusion d'un amour désordonné de la vie ! Autant dire que le prodigue, qui jette l'argent par la fenêtre, démontre ainsi son amour de l'argent. Je ne prétends pas que l'homme moderne haïsse consciemment la vie, du moins il n'avoue pas qu'il la hait, alors même qu'il entasse les ruines et remplit les charniers, car on est trop tenté d'oublier qu'aucun homme, en aucun temps, n'a mis plus d'épouvantable lucidité à détruire la vie et les œuvres de la vie. L'homme moderne ne hait peut-être pas la vie, mais il ne l'accepte plus, il refuse de s'y soumettre, et, s'il rit de ses mystères, s'il se vante de les pénétrer tôt ou tard, grâce à la science il n'en a pas moins peur de ce temple immense, vide de ses dieux, et où résonne lugubrement son pas solitaire. On trouvera peut-être que je fais de lui une peinture bien sombre, bien tragique, car, par son goût

de l'uniformité, par son conformisme, par sa docilité envers une administration chaque jour plus tyrannique, il paraîtrait plutôt inoffensif. C'est que les révoltes et les terreurs qui l'inspirent ne paraissent qu'à peine encore à la surface de sa conscience, mais elles plongent dans son subconscient. Chacun de ces médiocres pris à part n'inspirait aucun soupçon, paraissait même dissimuler de bons sentiments sous un cynisme affecté. Mais de leur masse anonyme, comme d'une marmite de sorcière, ont jailli spontanément l'horrible et l'atroce. Ces conformistes, si attentifs à ne se distinguer en rien les uns des autres, resteront liés à jamais au souvenir du plus grand crime de l'Histoire, car les générations futures refuseront certainement de distinguer entre les lâches et les imbéciles qui ont subi ce crime faute d'avoir eu le courage de le prévoir, et les misérables qui se vantent de l'avoir volontairement perpétré, alors qu'ils n'en sont encore aujourd'hui que les aveugles instruments. Par ce crime, du moins, nous pouvons déjà juger de la malfaisance des images qui hantaient ces médiocres à leur insu, et aussi du caractère monstrueux de leur refoulement.

L'homme moderne est un halluciné — l'hallucination a remplacé la croyance. L'homme moderne est un angoissé — l'angoisse s'est substituée à la foi. Tous ces gens-là se disent réalistes, pratiques, matérialistes, enragés à conquérir les biens de ce monde, et nous sommes très loin de soupçonner la nature du mal qui les ronge, car nous n'observons que leur activité délirante, sans penser qu'elle est précisément la forme dégradée, avilie, de leur angoisse métaphysique. Ils ont l'air de courir après la fortune, mais ce n'est pas après la fortune qu'ils courent, c'est eux-mêmes qu'ils fuient. Dans ces conditions, il est de jour en jour plus ridicule d'entendre de pauvres prêtres ignorants et paresseux tonner du haut de la chaire contre l'orgueil de ce perpétuel fuyard, l'appétit de jouissance de ce malade, qui ne peut plus jouir qu'au prix des plus grands efforts, qui éprouve de la fringale pour tout, parce qu'il n'a plus réellement faim de rien.

On ne peut pas espérer poser correctement le problème des machines, si on néglige la psychologie de l'homme, qui, après les avoir construites avec une espèce de ferveur mystique, va maintenant jusqu'à se croire menacer par elles, si on refuse de voir en

lui ce que l'Histoire y verra : un anormal. Que ce dernier mot excite l'ironie, que m'importe ! L'Avenir ne jugera pas autrement l'Homme des Machines, parce qu'il le jugera sur ses œuvres, il frémira à la pensée du risque immense, absurde, qu'il a fait courir à la civilisation humaine, il comptera les biens précieux, irremplaçables, engloutis dans une espèce de catastrophe gratuite, qui ressemble moins à l'embrasement des haines qu'à l'explosion simultanée de toutes les terreurs. L'Homme des Machines est un anormal. Lorsqu'on parle du déséquilibre entre ses nécessités spirituelles et la multiplication des mécaniques, on raisonne comme s'il suffisait, pour remédier aux maux que ce déséquilibre engendre, d'imposer à l'homme un meilleur et plus rationnel emploi du temps, selon les règles de la pédagogie — récréations plus courtes, classes plus longues... Hélas ! ce sont là des idées de pion ! L'homme moderne n'est pas un élève paresseux qui joue avec les machines au lieu d'apprendre ses leçons ou de faire sa prière. Les machines le distraient — à prendre ce mot, devenu banal, non dans son acception ordinaire, mais dans son sens exact, étymologique : *trahere*. Elles l'arrachent à lui-même et à ses angoisses. Il est sans doute permis de se demander comment une machine à laver la vaisselle, par exemple, est capable de remplir ce rôle. Il semble même, à première vue, que toutes ces mécaniques ingénieuses n'ont d'autre but que de faire gagner du temps, que, loin d'arracher l'homme à ses angoisses, elles lui laissent plus de loisir pour en remâcher l'amertume. Cela n'est malheureusement vrai qu'en apparence. L'homme moderne profite rarement de ses loisirs. La besogne faite, il se contente le plus souvent de changer de machine, il va précipitamment de machine en machine, ainsi qu'un joueur de *jazz-band*. Le moins qu'il exige de ses mécaniques, c'est de rompre brutalement le rythme ancien, traditionnel, le rythme humain du travail, de l'accélérer à tel point, que les images redoutables ne puissent pas plus se former dans sa pensée que ne se forment les cristaux de gel dans une eau brisée sur l'écueil. Il ne s'agit d'ailleurs ici que des machines utilitaires. Celles qu'il a le plus aimées, pour lesquelles il ne cesse d'épuiser toutes les ressources de son génie inventif, et dont le perfectionnement absorbe sans doute les quatre cinquièmes de l'effort industriel

humain, sont précisément celles qui correspondent, s'ajustent, pour ainsi dire, exactement, aux réflexes naturels de défense d'un angoissé — le mouvement qui grise, la lumière qui reconforte, les voix qui rassurent.

Lorsqu'on pose ainsi le problème, on n'en a peut-être pas beaucoup avancé la solution, mais on s'est donné du moins à soi-même une leçon d'humilité, on a le droit de sourire un peu des moralistes, des philosophes ou des théologiens, qui, s'appuyant sur leurs définitions respectives de l'Homme, prédisent logiquement sa victoire sur les machines. Pour reprendre une comparaison déjà faite, on pourrait prédire, au nom du même principe qui soumet l'inférieur au supérieur, la victoire certaine des morphinomanes sur la seringue Pravaz. L'Homme des Machines ne nous est pas beaucoup plus connu que l'Homme des Cavernes. L'un est trop loin dans le temps, l'autre trop proche, ou plutôt il est nous-mêmes, nous souffrons des mêmes tares que lui, la seule marge laissée à notre jugement est celle qui sépare notre anormalité de la sienne — une différence de degré, une nuance, rien de plus... Il faut un grand effort, par exemple, pour se dire qu'après tout il est étrange que des machines créées plus ou moins inoffensives finissent presque toujours par devenir des machines à tuer, que les machines ne se pervertissent pas ainsi toutes seules, qu'elles ne font sans doute qu'exprimer à la longue — réaliser — des images morbides que l'homme du XIX^e et du XX^e siècle refoulait dans son subconscient, que, si les catastrophes s'abattent sur nous, en dépit d'un immense effort apparent vers la prospérité, le bonheur, c'est que nous les désirions peut-être en secret, que nous en avons l'obsession malsaine, que nous portions en nous ce goût du malheur qui torture, à leur insu, tant de névropathes qui ne *veulent pas* guérir.

Selon la logique, non des livres, mais de la vie, l'humanité doit construire de plus en plus de machines, pour la même raison qu'elle fera voler ses avions de plus en plus vite et de plus en plus haut. L'Homme des Machines ne se libérera des machines que s'il se libère de lui-même, parce que le monde artificiel qu'elles lui ont permis de créer s'accorde à son angoisse, n'en est

que la projection sur les choses. Quelle est la nature de cette angoisse ? Quelles en sont les causes ?

À ce point de ma démonstration, certains lecteurs attendront de moi, peut-être, la tirade habituelle de l'écrivain catholique sur les redoutables effets de l'incroyance. Je pense que je décevrai leur attente. Le monde est désormais entré trop avant dans la misère, pour pouvoir supporter sans révolte ni dégoût les démonstrations des docteurs, et le spectacle de leur intolérable sécurité. Les docteurs démontrent comme s'ils n'étaient absolument pour rien dans les maux qu'ils analysent, quand nous savons parfaitement, au contraire, qu'une impitoyable solidarité lie les croyants aux incroyants, que le niveau de l'impiété monte dans la proportion exacte, dans la mesure stricte, où baisse, chez les chrétiens, le niveau de la Divine Charité, jusqu'à ce que ce niveau soit tombé si bas, que l'Église, à son tour, selon ce qui nous fut prédit le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte, connaisse les épreuves qui accablèrent jadis la Synagogue. Au lieu de mettre fièrement sous le nez de nos frères égarés la Lettre d'une Loi dont nous n'avons pas su faire triompher l'Esprit, nous devrions tâcher de comprendre que, si par le choix de Dieu et par l'eau du baptême nous sommes responsables des impies, les impies ne sont pas responsables de nous.

Le monde est malade, beaucoup plus malade qu'on ne croit, et c'est d'abord ce qu'il faudrait reconnaître, afin de le prendre en pitié. Le monde est menacé de périr, et les docteurs semblent ne s'intéresser à son agonie que pour en tirer des arguments favorables à leurs thèses. Si l'agonie du monde justifie leurs thèses, elle ne les justifie pas, eux, elle les condamnerait plutôt. Ils remontent, ils condamnent, ils prescrivent, ils feraient beaucoup mieux d'aimer, car la solution n'est pas de mettre ce monde à l'école, il faut premièrement le guérir. Mais on reste fidèle à de vieilles méthodes de collège, qui ne distinguent pas entre le malade et le cancre, traitent la maladie par des pensums.

Ce n'est pas assez de dire que le Monde des Machines doit être sauvé. Il devrait d'abord être racheté. Racheté est bien le mot qui convient, car la situation de ce monde à l'égard de la machinerie est exactement celle du débiteur insolvable que la loi romaine faisait esclave du créancier. L'Homme des Machines

n'est pas seulement menacé d'appartenir un jour aux machines, il leur appartient déjà, c'est-à-dire qu'il appartient à un système économique qui lie de plus en plus étroitement son sort à celui des machines, à la construction des machines, au développement et au perfectionnement des machines.

Il serait donc absurde de prétendre libérer ce monde par une révolution économique. L'organisation économique du monde est admirablement logique et cohérente, dès qu'on raisonne en économiste, c'est-à-dire sans tenir compte des valeurs morales impossibles à chiffrer. Pour venir à bout du système, il faudrait une révolution spirituelle analogue à celle d'il y a deux mille ans, je veux dire une nouvelle explosion du Christianisme, proportionnée à la résistance d'un type de civilisation beaucoup plus grossier, plus sommaire, mais, par conséquent, beaucoup plus solide et plus compact que l'autre. Cette révolution est-elle encore possible, je l'ignore. Faire exploser l'Évangile dans un monde saturé d'idées chrétiennes amoindries, déformées, dégradées, rajustées à la mesure des médiocres — ou parfois même détournées de leur sens, « devenues folles », comme disait jadis Chesterton —, cela ne se pourrait que par un miracle. Ce miracle nous sera-t-il donné ? N'en sommes-nous pas devenus trop indignes ? Réussirons-nous, là où saint François d'Assise a échoué ?